

AVRIL | 2025

LA REVUE DES ÉTUDIANTS DU COURS **LANG301**
LANGUAGES AND CULTURES FOR GLOBAL COMMUNICATION

le monde

des étudiants de français



environnement
société, consommation et culture
vie professionnelle et étudiante
médias sociaux et internet
histoire et droits sociaux

l'équipe éditoriale

Professeur responsable

Yuri Cerqueira dos Anjos

Support administratif

School of Languages and Cultures

Te Herenga Waka - Victoria University of Wellington

Support financier

Carmel Lee Pledger Bequest

Support pédagogique et technique

Sydney Shep

étudiants

Jasper Fierlinger

Madeleine Shaw

Seve Taunga-Luamanuvae-Su'a

Gabriella Geris

Sonia Epstein

Ethan Wolfe

Sofia Pamudji

Radha Vallabh

Sophie Hayden

Amy Booth

Eloise Edmonds



dans ce numéro

2 Présentation

3 Environnement

6 Société, consommation et culture

16 Vie professionnelle et étudiante

22 Médias sociaux et internet

28 Histoire et droits sociaux

présentation

par Yuri dos Anjos

La décision de lancer un projet de magazine dans le cadre du cours LANG301 – Languages and Cultures for Global Communication a été prise dans le but de motiver un groupe d'étudiants très talentueux à écrire plus en français.

Je me suis inspiré de l'approche actionnelle de l'enseignement des langues pour les engager dans un projet collectif, entièrement à l'abri de la pression des évaluations qui marquent la vie universitaire.

Les bénéfices de cette démarche ont été nombreux : un fort engagement, un travail d'équipe efficace, et un véritable investissement de chacun pour atteindre un objectif commun.

C'est ainsi qu'est née cette revue, fruit du talent et des efforts des étudiants. Elle reflète leurs intérêts variés, de même que leur volonté de penser le monde et d'agir sur lui pour le rendre meilleur.

Je suis profondément fier du résultat de ce projet, et j'espère que les lecteurs en apprécieront toute la richesse et la créativité.

Bonne lecture !



environnement



L'IMAGERIE SCIENTIFIQUE AU-DELÀ DU VISIBLE :

*nouveaux médias
en exploration
océanique*

par Jasper Fierlinger

Avec l'évolution rapide des technologies, la recherche scientifique se dévoile d'une manière inédite. Ce qui relevait encore de la science-fiction il y a quelques décennies est désormais bien réel, transformant notre manière de comprendre et d'interagir avec le monde. Pourtant, ces découvertes restent souvent compliquées à appréhender, perdues dans un jargon scientifique ou trop éloignées du quotidien.

C'est justement ce défi que s'est lancé le NIWA (National Institute of Water and Atmospheric Research), un centre de recherche basé à Wellington, en rendant ses travaux plus accessibles au grand public. Trente ans après son établissement, il a commencé en 2011 à collaborer avec des artistes multidisciplinaires. L'un des premiers projets marquants a été celui du Dr Graeme Smart, expert en hydrodynamique, qui a transformé des données météorologiques en composition musicale, chaque instrument représentant une particule atmosphérique, dans une exposition intitulée Hydrology Sounds Interesting. Cette initiative a marqué le début d'une série de collaborations artistiques au sein de l'institut, qui accueille aujourd'hui des artistes du monde entier.

J'ai récemment eu l'occasion de discuter avec Cassandra Villautreix, une artiste française qui collabore avec le NIWA. Photographe de formation, elle explore les connexions parfois surréalistes entre le corps humain et la nature.

Grâce aux développements technologiques, elle expérimente aussi avec la vidéographie et les nouvelles technologies comme la modélisation 3D et les logiciels génératifs pour donner une nouvelle perspective aux recherches océanographiques. « J'aimerais créer des images qui permettent de mieux comprendre certains phénomènes sous-marins méconnus », explique-t-elle.

Étant donné que ces formations se trouvent à de grandes profondeurs sous la surface de l'océan, elles ne peuvent être cartographiées que par le son. « Les scientifiques de NIWA sont obligés d'utiliser une machine qui s'appelle l'Eco Sounder... et donc c'est uniquement grâce au son qu'on est capable de mapper le fond marin. »

Cette technologie permet aux chercheurs de visualiser le paysage sous-marin et de suivre les changements au fil du temps. Cassandra raconte que ces dunes en mouvement représentent un risque potentiel pour les câbles Fibre Optic, qui constituent l'infrastructure mondiale d'Internet. « Dans cette zone... il y a des câbles qui sont installés pour nous donner internet et... il faut les protéger des éboulements et de la destruction. » (Pour plus d'informations, visitez <https://niwa.co.nz/>).

En transformant des concepts scientifiques complexes en histoires visuelles, Cassandra cherche à rendre l'océanographie plus concrète et accessible à un public élargi. Grâce à la photographie, au cinéma et aux technologies innovantes, elle révèle des paysages marins habituellement invisibles, offrant ainsi une perspective unique sur les forces méconnues qui sculptent les océans de notre planète.

Avec l'accélération du changement climatique et la fragilisation croissante des écosystèmes marins, la collaboration entre scientifiques et artistes devient essentielle pour sensibiliser le public. Si la science seule ne suffit pas toujours à inciter à l'action, son association avec l'art permet de toucher, d'éveiller la curiosité et de renforcer notre lien avec la nature.



société, consommation et culture





LA NOUVELLE- CALÉDONIE

presque un an plus tard

par Madeleine Shaw

Le 13 mai 2024, la Nouvelle-Calédonie, le petit coin de la France dans le Pacifique, fait la une des journaux du monde quand des émeutes ont éclaté dans la capitale, Nouméa. Les gouvernements se sont empressés d'évacuer leurs citoyennes du pays et un état d'urgence a été déclaré, et Emmanuel Macron lui-même a visité pour essayer de calmer les troubles. Même si l'état d'urgence n'est plus en place, la situation est déjà volatile.

Les émeutes de mai 2024 ne sont pas apparues par hasard. Elles trouvent leur origine dans des décennies de tensions entre les Kanaks, les populations autochtones qui veulent généralement leur indépendance, et les Caldoches, descendants européens souvent attachés à la souveraineté française. Actuellement, les négociations entre les autorités françaises et les indépendantistes restent tendues. Une réforme du corps électoral, qui étendrait les droits de vote aux résidents de longue durée, a exacerbé les tensions. Les Kanaks y voient une tentative de marginalisation de leur influence politique, donc des manifestations sporadiques continuent d'éclater.



Ces troubles ont accentué les fractures sociales et politiques en Nouvelle-Calédonie. D'un côté, les Kanaks croient que la France ne honore pas ses engagements d'autodétermination. De l'autre, les Caldoches veulent garder le lien avec la France. Cette polarisation pourrait redéfinir le futur statut de l'archipel et, par extension, la présence française dans le Pacifique. Les émeutes ont aussi gravement affecté l'économie, détruisant des infrastructures avec 2,2 milliards d'euros de dégâts. Le commerce a baissé et le tourisme s'est affaibli, et la crise du nickel s'est aggravée à mesure que les émeutes ont provoqué le retrait des investisseurs du pays.

Malgré le fait que la situation n'est plus sous les feux de la rampe, je pense qu'elle est encore pertinente pour les francophones de la Nouvelle-Zélande. C'est parce que le destin de la Nouvelle-Calédonie révèle des enjeux universels sur la décolonisation et les droits des peuples autochtones. En Nouvelle-Zélande, le traité de Waitangi et les demandes des Maoris offrent un parallèle intéressant. Les luttes des Kanaks pour l'autodétermination résonnent avec celles des Maoris pour la reconnaissance de leurs droits, notamment en matière de terres, de gouvernance et de préservation culturelle.

Comprendre ce qui se passe en Nouvelle-Calédonie permet non seulement d'apporter un nouvel éclairage sur les débats locaux, mais aussi de nourrir une réflexion mutuelle. De la même manière que les avancées néo-zélandaises en matière de "co-gouvernance" et de réparations historiques peuvent inspirer la Nouvelle-Calédonie, les dynamiques kanaks peuvent, en retour, enrichir la compréhension maorie des processus de décolonisation.

La Nouvelle-Calédonie est à un tournant crucial de son histoire. Son avenir - sous la souveraineté française ou comme état indépendant - reste incertain, mais aura des conséquences régionales majeures. En tant que francophones de Nouvelle-Zélande, nous avons tout intérêt à suivre de près cette évolution, car elle soulève des questions fondamentales sur les relations entre peuples autochtones et anciennes puissances coloniales. Il est temps de s'intéresser à cette réalité et d'en tirer des enseignements pour notre propre contexte.

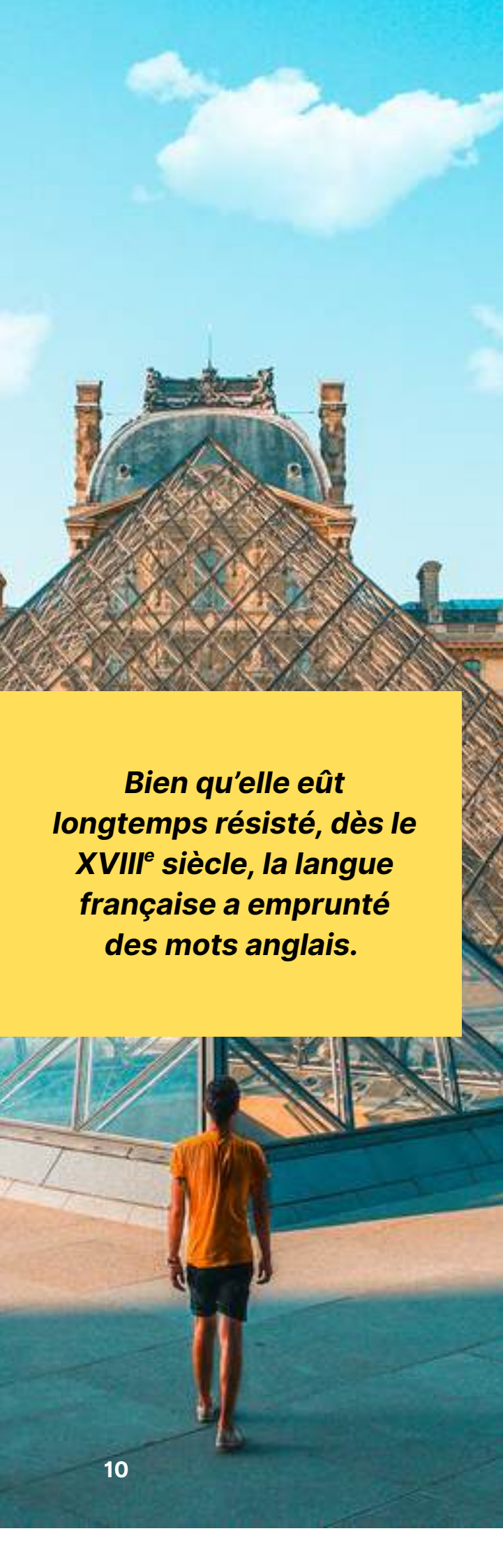
De l'anglais partout

UNE MENACE CULTURELLE ?

par Seve Taunga-Luamanuvae-Su'a

L'ANGLAIS, LA LANGUE INTERNATIONALE PAR EXCELLENCE, EST PARTOUT. ON PARLE L'ANGLAIS AUX QUATRE COINS DU MONDE ET IL EST UTILE D'AVOIR LA CAPACITÉ DE VOYAGER AUTOUR DU MONDE EN PARLANT SEULEMENT UNE LANGUE (CE N'EST PAS TOUT À FAIT EXACT, MAIS PRESQUE). MAIS EST-CE QUE L'ON DÉPASSE LES BORNES ? CETTE PROLIFÉRATION DE L'ANGLAIS DEVIENT-ELLE PLUTÔT UNE MENACE POUR LA FIERTÉ NATIONALE ET CULTURELLE DES PAYS NON-ANGLOPHONES ?

Au fil du temps, l'anglais a fait son chemin dans les langues, modifiant leurs vocabulaires et leurs grammaires, et il a même remplacé certaines langues, que ce soit comme langue officielle ou comme langue maternelle de la majorité. En Australie, par exemple, avant l'arrivée des Anglais, il y avait quelque trois cents langues aborigènes, mais aujourd'hui, il ne reste que 150 langues encore en usage. Et si ce chiffre semble toujours grand, il faut se rappeler que, selon le recensement de 2021, seulement 0,3% de la population utilise une langue aborigène à la maison. Cette situation n'est d'ailleurs pas sans rappeler un cas plus proche de chez nous.



***Bien qu'elle eût
longtemps résisté, dès le
XVIII^e siècle, la langue
française a emprunté
des mots anglais.***

Je fais référence, bien entendu, à la situation du maori. Avant la colonisation du pays, presque toute la Nouvelle-Zélande parlait le maori (et le reste le moriori). Mais selon le recensement de 2023, seuls 4,28% de la population sont aujourd'hui capables de « tenir une conversation quotidienne » en maori (une formulation un peu vague, à mon avis). Après une longue marche pour rester en vie, le maori y est parvenu de justesse. Mais ce n'était pas avant que l'anglais pût mettre sa main dessus et l'altérer.

Par exemple, il y a eu une adoption du « u anglais » (un son je que n'aime pas trop !) et quelques diphtongues ont elles aussi changé. Le « au » et « ou », historiquement prononcés « aou » et « oöu » respectivement, ont fusionné en le son du mot anglais « go » ou « so ». Ces changements sont en grande partie dus à l'influence de l'anglais et au fait que, dans les années 80, les maoris devaient apprendre la langue comme une seconde langue, l'anglais étant leur langue première.

Malheureusement, des problèmes similaires existent ailleurs dans le Pacifique avec d'autres langues polynésiennes. Le samoan a moins subi d'altération que le maori (Les Samoa occidentales ont obtenu leur indépendance en 1962), mais ses locuteurs du samoan, surtout ceux vivant à l'étranger, face aux sujets sortant du cadre familial, tels que des thèmes académiques ou professionnels, se rabattent souvent - en partie ou totalement - sur l'anglais, car c'est plus facile que de trouver les bons mots dans leur propre langue ou même d'en inventer de nouveaux.

Après avoir évoqué la situation des langues dans le Pacifique, passons maintenant à la langue de Molière, la langue internationale d'avant l'anglais. Une langue aussi dominante, elle, aurait dû échapper à l'emprise de l'anglais, n'est-ce pas ? Eh bien non ! Bien qu'elle eût longtemps résisté, dès le XVIII^e siècle, le français a emprunté des mots anglais. Parmi les exemples les plus amusants, on trouve « paquebot » (un type de navire) et « redingote » (un type de manteau). Ils semblent vraiment français mais viennent en réalité de l'anglais « packet-boat » et de « riding coat ». Pourtant, aujourd'hui, les anglicismes sont de plus en plus répandus avec l'avènement de l'Internet, dominé par l'anglais. « Zoomer », « un live », « un e-mail » sont tous des termes d'Internet.



Mais comment les Français ont-ils réussi à préserver leur langue ? Bon, plusieurs facteurs y contribuent, dont l'un est l'Académie Française. Fondée en 1635, elle a pour mission de réguler et standardiser la langue française, en luttant contre l'introduction de mots étrangers. Bien que ses décisions ne soient pas toujours suivies, elle a grandement influencé l'évolution et la dite « pureté » de la langue.

Or, quelles leçons pouvons-nous tirer de l'Académie Française ? Chez nous, depuis 1987, nous avons Te Taura Whiri i te Reo Māori (la Commission de la Langue Maorie), mais, comme je l'ai souligné, le maori reste une langue minoritaire. Que s'est-il passé alors ? Tout d'abord, la Commission pourrait publier un dictionnaire à l'image de celui de l'Académie. Mais il en existe déjà beaucoup ! Oui, mais ils sont écrits en anglais.

Le maori n'est pas qu'un code, qu'une traduction de l'anglais donc il mérite son propre dictionnaire. L'Académie se concentre sur la standardisation de la langue, c'est-à-dire comment la langue devrait être, ce qui a conduit à la marginalisation ou même à la dénonciation des langues régionales de la France.

La Commission devrait plutôt documenter la langue maorie telle qu'elle est, ainsi que ses variétés régionales. La Commission doit également continuer à élargir ses kōhanga reo (nids de langue maorie) et ses kura kaupapa Māori (écoles d'immersion en maori), en osant même intégrer le maori comme langue d'enseignement, et pas seulement d'étude, dans les écoles publiques.

LUTTER CONTRE LA MODE RAPIDE

à Wellington ?

par Gabriella Geris

Quand on pense à la France, on pense à la mode : les deux sont synonymes. Beaucoup d'étudiants de français s'intéressent probablement à la culture française, notamment à la mode.

La mode rapide, en particulier, engendre beaucoup de problèmes. Tout d'abord, je vous parlerai de la mode rapide et de pourquoi on devrait éviter les marques qui la soutiennent.

Après cela, je discuterai des magasins d'occasion à Wellington, et finalement, je décrirai une journée parfaite dans la ville.



LA MODE RAPIDE

La mode rapide nuit à l'environnement en produisant des résidus polluants. La plupart des vêtements issus de cette production sont fabriqués en plastique, destinés à devenir des déchets. De plus, elle perpétue des pratiques non éthiques : les travailleurs ne gagnent presque rien et sont soumis à des conditions inhumaines.

Les marques de la mode rapide sont accessibles à cause de leurs prix bas, permettant aux clients d'être chic sans dépenser tout leur argent. Les marques plus éthiques, par contre, sont assez chères, ce qui les rend moins accessibles.

N'inquiétez-vous pas ! Il y a une solution : les magasins d'occasion. Grâce à eux, on peut rester chic sans nuire à l'environnement (ou au compte bancaire). Wellington regorge de ces magasins, proposant des vêtements et divers bibelots d'occasion — autrement dit, des articles qui ont déjà été utilisés avant d'être donnés pour une seconde vie. Avec des articles modernes ou anciens, il n'y a pas de limite à ce qu'on peut y trouver.



**LA MODE RAPIDE NUIT À L'ENVIRONNEMENT
EN PRODUISANT DES RÉSIDUS POLLUANTS.
LA PLUPART DES VÊTEMENTS ISSUS DE
CETTE PRODUCTION SONT FABRIQUÉS EN
PLASTIQUE, DESTINÉS À DEVENIR DES
DÉCHETS.**



MES MAGASINS D'OCCASION PRÉFÉRÉS

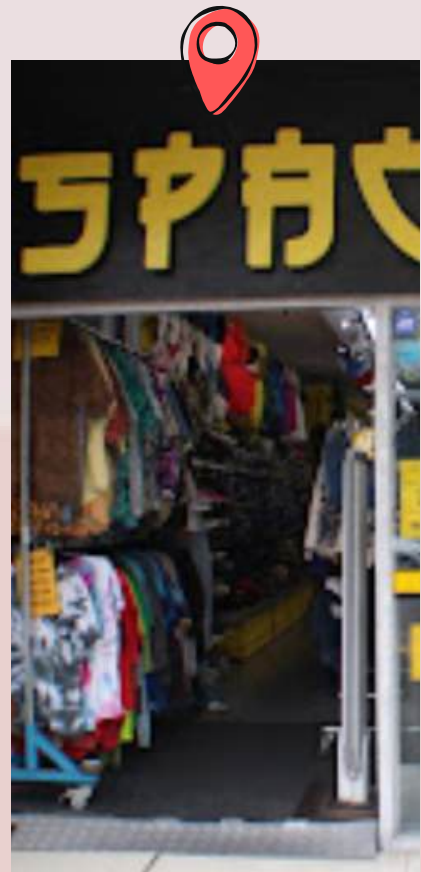
Hunters & Collectors

Situé sur Cuba Street, ce magasin propose des vêtements et des chaussures classiques. Vous trouverez des marques célèbres, comme Issey Miyake ou Vivienne Westwood. Quelques articles sont chers, mais leur excellente condition attire ceux qui voient les vêtements comme des investissements.



David White Gallery

Quand je dis qu'on peut trouver n'importe quoi ici, c'est la vérité ! Des livres, des appareils photo, même des décorations. Je décrirais ce magasin comme une capsule témoin. Si vous vous intéressez aux bibelots anciens, vous devez absolument venir ici.



Spacesuit

Spacesuit est très chic. J'adore particulièrement sa bijouterie. Pour optimiser votre armoire, essayez leurs bagues en argent. Ou, pourquoi ne pas essayer une veste en cuir ?

MON GUIDE D'UNE JOURNÉE PARFAITE

DANS LA VILLE

par Gabriella Geris



Maintenant, je vous aide à explorer les meilleures choses offertes par Wellington.

Selon moi, une journée parfaite commence avec un sandwich à Customs : un café hyper cool sur Vivian Street.

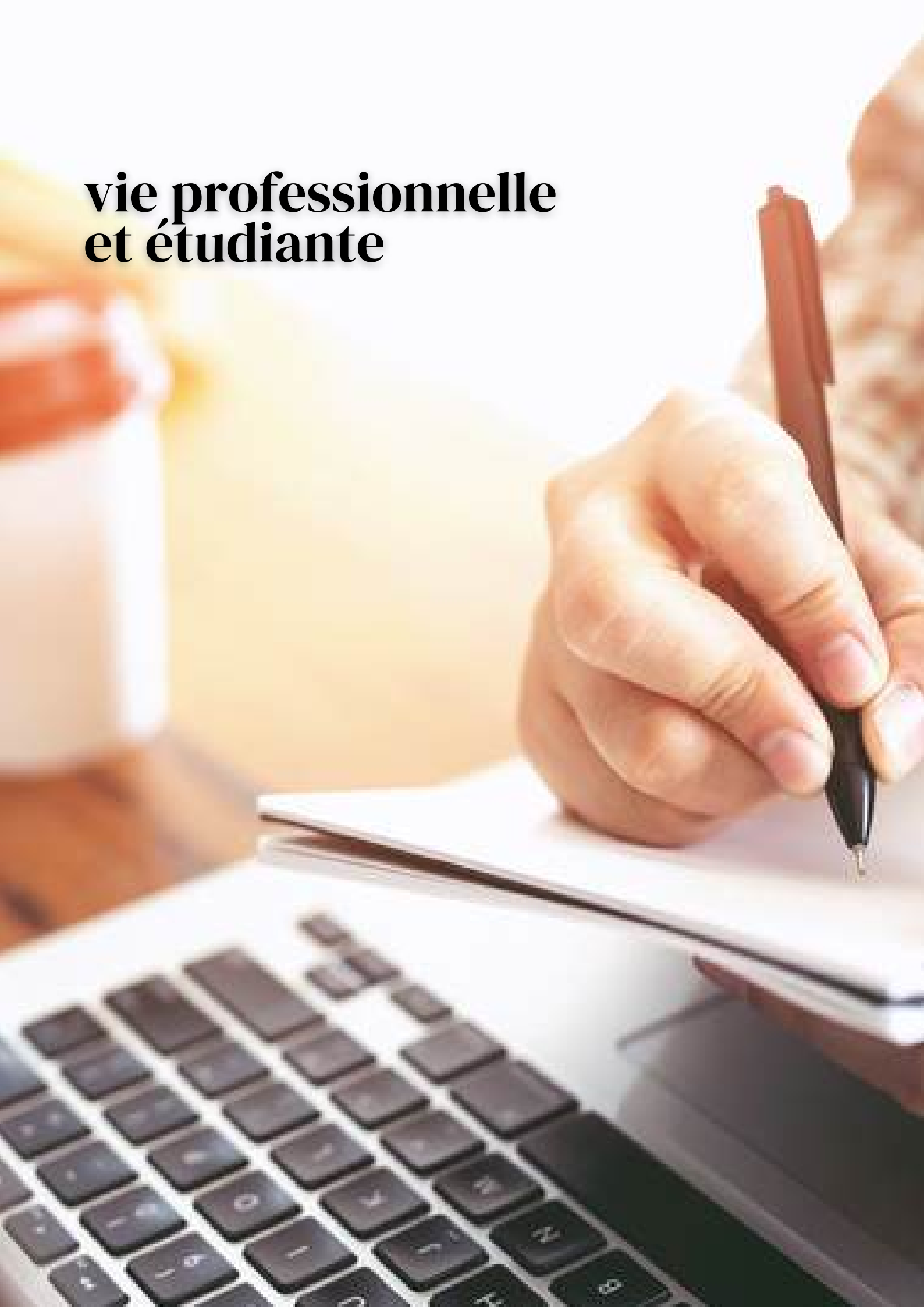
Recycle Boutique se trouve à côté du café ; allez là-bas pour voir leurs vêtements avant de partir en direction de Cuba Street.

Je visiterais donc Hunters & Collectors, puis Spacesuit. Il y a une énorme variété de jeans vintage que je trouve super chic !

Il faut finir la journée avec un repas chaud, 1154 présente les meilleures pâtes de Wellington. J'aime partager un repas avec mes amis avant d'aller en haut pour une boisson fraîche à Ascot, mais vous pourriez finir la soirée avec une glace à Duck Island.

J'espère qu'à présent, vous avez les outils nécessaires pour lutter contre la mode rapide tout en restant à la mode.

vie professionnelle et étudiante



Une licence en arts et sciences humaines :

EST-ELLE VRAIMENT INUTILE ?

par Sonia Epstein

Vous avez probablement entendu les stéréotypes concernant ceux qui choisissent une licence en arts et sciences humaines : « Ils sont paresseux, ils viennent des familles aisées qui ont trop d'argent à gaspiller, et leurs emplois seront remplacés par l'intelligence artificielle dans 10 ans. » Il semblerait que la licence en arts et sciences humaines soit en voie d'extinction, mais ces idées reçues cachent une réalité bien différente. Alors, est-ce que ce diplôme est vraiment aussi inutile qu'on le dit ?

L'un des principaux avantages d'une licence en arts et sciences humaines est le développement de compétences humaines et émotionnelles. Contrairement à d'autres disciplines plus techniques, les arts vous enseignent à comprendre et à analyser les émotions, les comportements et les interactions humaines. L'intelligence émotionnelle, qui devient de plus en plus recherchée par les employeurs, est au cœur de ces études.

Dans un monde dominé par la technologie, ces compétences sont un véritable atout. Que ce soit pour mieux comprendre vos collègues, gérer des situations complexes ou communiquer de manière plus efficace, les compétences acquises lors d'une licence en arts et sciences humaines sont essentielles. Vous apprenez à écouter, à débattre, à collaborer et à résoudre des problèmes de manière créative et avec un esprit critique. Ces qualités sont transférables dans de nombreux secteurs, allant des ressources humaines au marketing, en passant par la gestion de projet.



Il existe également un certain sexisme autour des métiers artistiques, surtout lorsqu'on les compare à ceux des sciences. Alors que les domaines des sciences, des technologies, de l'ingénierie et des mathématiques (STEM) sont largement dominés par des hommes, les arts sont souvent plus équilibrés en termes de genre. Pourtant, ces métiers sont souvent perçus comme « trop féminins » ou « sans avenir ».

Si vous avez choisi une licence en arts et sciences humaines, vous avez probablement déjà été victime de cette question : « Mais pourquoi fais-tu de l'anthropologie ? Ça ne sert à rien ! » Ce jugement rapide est souvent formulé par des personnes qui ne comprennent pas l'importance de ces disciplines.

L'anthropologie, comme d'autres sciences humaines, nous aide à mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons, à réfléchir sur notre société, et à aborder des problèmes complexes sous des angles différents. Ces études sont loin d'être inutiles. Elles nous préparent à analyser les enjeux sociaux, culturels et politiques qui façonnent notre quotidien.

Pour conclure, une licence en arts et sciences humaines n'est ni inutile ni un luxe réservé aux privilégiés. Au contraire, elle nous prépare à un monde qui change vite, où l'humain, la créativité, et la compréhension des autres vont être plus importants que jamais.

Bien sûr, ce n'est pas un diplôme qui vous garantit un emploi tout de suite, mais il permet de développer des aptitudes essentielles, telles que l'adaptabilité, l'esprit critique et la capacité à travailler avec les autres. Ces compétences, transférables et durables, vous accompagneront tout au long de votre parcours, même dans des domaines inattendus. Alors, la prochaine fois qu'un pote vous demande si l'anthropologie sert à quelque chose, vous pourrez répondre fièrement : « Oui, et bien plus que vous ne le pensez ! »





LA GÉNÉRATION Z

Est-elle préparée à la vie autonome ?

par Ethan Wolfe

Quand je suis passé de vivre avec mes parents à vivre seul, d'abord en tant que travailleur puis en tant qu'étudiant, je me suis souvent senti mal préparé pour ma nouvelle vie avec ses nouvelles responsabilités. Je me suis souvent demandé à quel point j'aurais dû être préparé, ce qui était normal, et comment mon expérience de la transition vers la vie autonome se comparait à celle de mes parents et de leur génération.

Maintenant, alors que je m'apprête à terminer mon diplôme et entrer dans « le monde réel », avec des défis encore plus redoutables que ceux que j'ai déjà relevés, j'ai décidé de commencer à chercher des réponses à mes questions sur la façon dont la génération de mes parents a vécu les défis de l'autonomie, et d'essayer de mieux comprendre comment je peux me préparer pour l'avenir.



Pour ce faire, j'ai décidé de poser une série de quatre questions à un échantillon de personnes :

- Est-ce que vous avez eu des cours d'enseignement des compétences de vie (atelier de menuiserie, économie domestique, compétences financières) au lycée, et si oui, est-ce que vous pensez que ceux-ci vous ont préparé à utiliser ces talents dans le monde réel ?
- À quel âge avez-vous obtenu votre premier emploi, et à quel âge avez-vous obtenu votre premier emploi à temps plein ?
- À quel âge avez-vous eu l'impression de maîtriser la vie autonome ?
- Quand vous avez commencé à habiter seul, quel a été le défi pour lequel vous vous êtes senti le moins préparé ?

La moitié des personnes à qui j'ai posé les questions appartenait à la génération X, entre quarante-cinq et soixante ans, et l'autre moitié appartenait à la génération Z, entre dix-huit et vingt-trois ans.

Bien que mon processus n'ait pas été scientifique, car je n'ai pas eu plusieurs personnes disponibles pour l'entretien, les personnes que j'ai interrogées venaient d'un éventail d'origines diverses, de pays différents (France, Nouvelle-Zélande et États-Unis), ainsi que de classes économiques et de contextes géographiques variés (rural, urbain). Même si mon échantillon était petit, je pense que j'ai quand même pu obtenir quelques réponses et perspectives intéressantes.

Les réponses aux questions variaient de manière significative, mais il y avait quelques tendances de base. Par exemple, la majorité des personnes que j'ai interviewées de la génération X avaient des cours disponibles sur des sujets comme l'atelier de menuiserie et l'économie domestique au collège et au lycée, tandis que la majorité des personnes de la génération Z ne les ont pas eus. Cependant, l'idée que ces cours constituent un avantage semble douteuse, car la plupart des personnes interrogées considèrent que ces cours sont davantage destinés aux étudiants se destinant à une carrière dans les métiers manuels, et la majorité ont appris plus de choses à la maison que dans la salle de classe.

De plus, l'âge auquel les gens commencent à travailler semblait avoir plus à voir avec la classe économique qu'avec quoi que ce soit d'autre. Pour la génération X et la génération Z, ceux issus de la classe ouvrière étaient plus susceptibles d'obtenir leur premier emploi à quatorze ou quinze ans, et leur premier emploi à temps plein à dix-huit ou dix-neuf ans, tandis que ceux issus de la classe moyenne étaient plus susceptibles d'obtenir leur premier emploi à seize ou dix-sept ans, et n'ont pas obtenu un emploi à temps plein avant vingt-trois ou vingt-quatre ans.

Malgré toutes ces différences, presque toutes les personnes de la génération X que j'ai interrogées ont dit que, dès vingt-cinq ans, elles se sont senties confiantes d'avoir entamé une carrière, assuré leur indépendance financière et être prêtes à relever les défis d'une vie autonome au mieux de leurs capacités. Aucun membre de la génération Z n'a le sentiment d'avoir encore compris ce qu'est la vie autonome, mais cela semble logique si l'on se réfère à la chronologie donnée par les membres de la génération X.

Les réponses à ma question finale variaient énormément d'une personne à l'autre. Certains ont dû faire face à des défis plus vastes, comme gérer leur argent ou leur temps, tandis que d'autres avaient plus de difficulté avec des défis plus petits, comme gérer la paperasse administrative, la déclaration d'impôts, ou manger sainement. Cependant, je pense que c'est cette question qui m'a laissé avec la perspective que je cherchais.



Même si je ne pense pas que mon expérience peu scientifique ait permis à la société de trancher le débat sur les raisons pour lesquelles les jeunes ont du mal à trouver un emploi ou à acheter une maison, j'ai l'impression d'avoir pris conscience que si les défis et les circonstances changent, grandir est difficile pour tout le monde, et qu'il n'y a pas de solution miracle pour devenir adulte.

Chacun a une personnalité unique qui fait qu'il est doué pour certaines choses et nul pour d'autres. La meilleure façon de se préparer au monde réel est peut-être de prendre le temps de déterminer les défis que l'on va relever et ceux pour lesquels on aura besoin d'aide. Cela ne rendra pas les choses plus faciles, mais au moins vous ne serez pas pris au dépourvu.



médias sociaux
et internet

FRANCHEMENT, QUI PEUT *vivre sans Internet et les réseaux sociaux?*

par Sofia Pamudji

Un jour, j'ai perdu mon téléphone pendant deux heures. Deux heures sans notifications, sans memes, sans messages. J'étais persuadée que j'allais devoir apprendre à vivre comme en 1800. Heureusement, il était juste sous un coussin. Ouf ! Cette petite frayeur m'a fait réaliser à quel point Internet et les réseaux sociaux sont devenus indispensables. Ils font partie de notre quotidien, que ce soit pour s'informer, communiquer ou se divertir. Pourquoi sont-ils si cruciaux aujourd'hui ? Dans cet article, nous explorerons leur importance et pourquoi, sans eux, la vie serait bien différente.



UNE FENÊTRE SUR LE MONDE

Les réseaux sociaux nous permettent de voyager sans quitter notre canapé. Besoin d'une dose de culture japonaise à 3 heures du matin ? TikTok l'a. Envie de voir ce que cuisine une grand-mère italienne ? Instagram regorge de pâtes all'arrabbiata. Internet, c'est un passeport universel, sans file d'attente à l'aéroport. On peut explorer des endroits où l'on ne mettra peut-être jamais les pieds, découvrir de nouvelles traditions et même apprendre des langues étrangères grâce à des applications et des contenus accessibles en quelques clics.

Plus qu'un simple divertissement, c'est un moyen d'élargir nos horizons. Grâce aux blogs de voyage, aux vidéos documentaires et aux forums de discussion, on peut comprendre des cultures différentes et déconstruire certains stéréotypes. Autrefois, accéder à ces connaissances demandait des années d'études ou des voyages coûteux. Aujourd'hui, il suffit d'une connexion Wi-Fi.

UN OUTIL DE COMMUNICATION ESSENTIEL

Autrefois, on écrivait de longues lettres remplies d'émotion, en attendant des semaines une réponse. Il y avait une certaine magie dans l'attente et l'anticipation. Aujourd'hui, même si les lettres d'amour manuscrites se font rares, nous pouvons échanger instantanément avec ceux qui nous sont chers.

Que ce soit pour retrouver une amie d'enfance perdue de vue, partager des nouvelles en direct ou envoyer un message doux à minuit, Internet rapproche les cœurs malgré la distance. Sans les réseaux sociaux, combien de personnes auraient perdu contact à jamais ? À travers les messages, les appels vidéo et même les groupes de discussion, nous sommes connectées en permanence. On peut suivre la vie de ses proches, même s'ils sont à l'autre bout du monde, et ressentir une proximité malgré les kilomètres.





UNE SOURCE INFINIE DE DIVERTISSEMENT

Que ce soit pour regarder des vidéos de chats, suivre des influenceuses ou découvrir de nouveaux passe-temps, le

Web a une réponse à tout. Les réseaux sociaux nous gardent connectées, inspirées et nous aident même à découvrir des livres et des histoires d'amour qui nous transportent dans d'autres époques.

Les plateformes comme YouTube, Netflix et TikTok offrent un choix infini de contenus adaptés à tous les goûts. On peut apprendre à cuisiner, suivre des tendances de mode, ou simplement rire devant une compilation de fails. Internet est aussi un excellent moyen d'exprimer sa créativité : écrire, chanter, danser, créer du contenu...

Les possibilités sont infinies !

UNE VIE CONNECTÉE, UNE VIE ANIMÉE

En fin de compte, Internet et les réseaux sociaux ne sont pas juste des outils, ce sont une extension de notre quotidien. Ils nous informent, nous rassemblent et, avouons-le, nous distraient un peu trop parfois. Alors oui, on peut critiquer les écrans, parler du temps qu'on passe dessus, mais qui veut vraiment retourner à une époque sans Wi-Fi ? À moins que ce soit pour recevoir une lettre d'amour écrite à la main... dans ce cas, je pourrais peut-être faire une exception !

La chute de « **BE REAL** »

par Radha Vallabh

CHAQUE JOUR, EN 2022, UNE NOTIFICATION APPARAÎSSAIT SUR DES MILLIONS D'ÉCRANS À TRAVERS LE MONDE. IL ÉTAIT TEMPS DE 'BE REAL'. L'APPLICATION ÉTAIT SIMPLE : À N'IMPORTE QUEL MOMENT DE LA JOURNÉE, ON RECEVRAIT UNE NOTIFICATION ET ON AURAIT DEUX MINUTES POUR POSTER UNE PHOTO. C'ÉTAIT UNE APPLICATION QUI PERMETTAIT AUX UTILISATEURS D'ÊTRE 'SANS FILTRE' ET DANS LE MOMENT. ALORS, QU'EST-CE QUI A MAL TOURNÉ ? QU'EST-CE QUI A CAUSÉ LA CHUTE DE BE REAL ?

L'application a été développée en 2020 par Alexis Barreyat et Kevin Perreau. Malgré sa sortie en 2020, l'application n'est devenue populaire qu'en 2022. La façon dont l'application fonctionne est simple : à n'importe quel moment de la journée, peut-être à 9h ou à 18h, les utilisateurs de l'application reçoivent une notification. « Time to Be Real » Vous avez alors deux minutes pour arrêter ce que vous faites et prendre une photo. Vos 'amis' sur l'application feront la même chose et vous pourrez voir ce qu'ils font. Si vous n'êtes pas sur votre téléphone lorsque vous recevez la notification, ne vous inquiétez pas, vous pouvez toujours poster votre Be Real en retard - cependant, il dira que vous avez posté votre Be Real plus tard.





L'application 'Be Real' comptait environ 73 millions d'utilisateurs à son apogée. Pourquoi ? Be Real est une appli comme aucune autre. À l'époque, il n'y avait pas d'application qui vous permettait d'être brut comme Be Real. C'était la nouveauté de l'application qui a fait son succès. À l'époque, les jeunes étaient fatigués des applications où tout était filtré et simulé, comme TikTok, Instagram et Snapchat. Be Real était essentiellement quelque chose de différent, à une époque où les médias sociaux devenaient presque fastidieux.

Alors, qu'est-ce qui a mal tourné ? Un certain nombre de choses, mais au fond, c'était le fait que cette génération s'ennuyait tout simplement. Notre génération passe de tendance en tendance extrêmement rapidement, ce n'était donc pas une surprise lorsque Be Real a finalement été rejeté, alors que la nouveauté s'estompait. La publication sur l'application est également devenue presque une corvée. Les utilisateurs se sont sentis obligés de publier même s'ils ne faisaient rien d'intéressant, ce qui rendait l'expérience moins amusante et plus répétitive. À la fin, sans innovation continue ou développements majeurs, Be Real a perdu sa pertinence face à des plateformes plus dynamiques et engageantes.

En fin de compte, l'ascension et la chute de Be Real mettent en évidence le caractère éphémère des tendances des médias sociaux. Bien que son concept unique ait d'abord captivé des millions de personnes en offrant une alternative rafraîchissante au contenu trop sélectionné, le manque de fonctionnalités d'engagement à long terme et d'innovation ont finalement conduit à son déclin. La simplicité de l'application, une fois sa plus grande force, est devenue sa faiblesse au fur et à mesure que les utilisateurs se sont ennuyés et ont évolué vers des tendances plus récentes. Be Real nous rappelle que dans le monde rapide des médias sociaux, rester pertinent exige une adaptation et une évolution constantes.

histoire et droits sociaux



LA SANTÉ DES FEMMES: *une histoire de luttes*

par Sophie Hayden



L'HISTOIRE DE LA SANTÉ DES FEMMES EN NOUVELLE-ZÉLANDE EST LONGUE ET PLEINE DE DÉFIS. DANS LE PASSÉ, C'ÉTAIT UNE IDÉE COMMUNE QUE LES FONCTIONS NORMALES DES FEMMES LES RENDAIENT MALADES. COMBINÉE AVEC L'IDÉE QUE TOUTES LES FEMMES SONT DÉLICATES ET FRAGILES, IL A FALLU BEAUCOUP DE TEMPS POUR QUE LE MOUVEMENT DE LA SANTÉ DES FEMMES GRANDISSE JUSQU'À CE QU'IL DEVIENNE CE QU'IL EST AUJOURD'HUI.

SANS LE TRAVAIL DES ACTIVISTES ET DES PREMIÈRES FÉMINISTES, IL NE SERAIT PAS CE QU'IL EST AUJOURD'HUI, EN NOUVELLE-ZÉLANDE ET DANS LE MONDE ENTIER.



Le mouvement a commencé à la fin des années 1800, quand les premières féministes ont combattu l'idée que les femmes étaient faibles. Les féministes, comme beaucoup de la société en Nouvelle-Zélande à l'époque et maintenant, étaient influencées par les grands pays comme les États-Unis et la France. Par exemple, beaucoup de féministes ont lu 'Tokology' par Dr Alice Stockham, qui est Américaine, et qui a posé l'argument que la menstruation, la grossesse et l'accouchement sont naturels (NZ History). Je sais, c'est une idée bizarre ! (Ça, c'est un exemple de sarcasme). Cependant, c'est un bon exemple d'un défi constant pour la progression du mouvement, qui va contre l'idée conservatrice de 'pureté sociale' (NZ History). À cause de cela, les sujets sur la santé des femmes n'étaient pas considérés comme polis et la progression du mouvement était lente.

Plus tard, entre les années 1950 et le début des années 2000, la prochaine étape du mouvement a commencé avec le mouvement de la libération des femmes, qui a ouvert les conversations sur la contraception gratuite et l'accessibilité aux services d'avortement. Aussi, pendant ce temps, la société pour la recherche sur les femmes a été créée (Women.govt). Le gouvernement a ouvert un comité spécial sur les droits des femmes en 1973, puis pendant les années 1980, le ministère des Affaires Féminines a été ouvert. Avec plus d'efforts pour augmenter la présence des femmes au gouvernement, ce ministère est devenu le Ministère des Femmes en 2014 (Women.govt).

Tout ce travail dans le passé nous a permis de construire le secteur de la santé des femmes en Nouvelle-Zélande aujourd'hui. Nous avons des programmes comme 'Womens Health Action', 'Endometriosis New Zealand', 'Thrive', et plusieurs centres pour femmes (NZ History). Ces programmes ont rendu les ressources de santé plus accessibles à tous. Maintenant, nous sommes à la trente-septième position sur le classement Hologic de l'indice mondial de la santé des femmes. Pour comparaison, la France est à la quarante-deuxième position, l'Angleterre juste avant la France à la quarante-et-unième position, et finalement les États-Unis sont à la trente-huitième.

En conclusion, l'histoire du mouvement de la santé des femmes est longue et sans le travail des activistes et des premières féministes, il ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui, en Nouvelle-Zélande et dans le monde entier. Il y a encore du travail à faire pour renforcer et améliorer notre système. Mais l'avenir de ce secteur de la santé est meilleur qu'il ne l'était il y a cinquante ou même vingt ans. Il sera encore meilleur dans vingt ans aussi.

EN 2013, LA FRANCE A LÉGALISÉ LE MARIAGE ENTRE DES COUPLES DE MÊME SEXE, MOINS D'UNE SEMAINE APRÈS QUE LA NOUVELLE-ZÉLANDE A FAIT DE MÊME. POUR LES DEUX PAYS, CELA A MARQUÉ UN GRAND PAS EN AVANT POUR LES DROITS DES HOMOSEXUELS. AU LONG DE L'HISTOIRE, IL Y A EU BEAUCOUP DE CONQUÊTES POUR LES HOMOSEXUELS, MAIS BEAUCOUP DE DÉFIS AUSSI.

L'HISTOIRE DES DROITS HOMOSEXUELS

par Amy Booth

En France, la loi « mariage pour tous » a été adoptée plus de 200 ans après que l'homosexualité a été décriminalisée en 1791. C'est un grand progrès pour les droits, c'est vrai, mais pourquoi cela a-t-il pris si longtemps ? La raison peut vous surprendre. En gros, la décriminalisation de l'homosexualité n'était pas intentionnelle. C'est plutôt un effet secondaire du changement des attitudes envers la loi en général, pendant la révolution.

Selon la jeune historienne Serena Johnson, « la décriminalisation des actes homosexuels [était] le résultat passif d'une législation qui ignore tous les crimes sans victimes et promet moins d'ingérence de l'État dans les affaires personnelles des individus. » En fait, malgré la décriminalisation, les attitudes envers l'homosexualité n'ont pas beaucoup changé pendant les années suivantes. Le sujet était encore tabou, avec l'utilisation courante des termes tels que « le goût antiphysique » ou « le péché philosophique » au lieu de simplement l'homosexualité.

C'est donc approprié de dire que la décriminalisation en France était presque un accident, mais est-ce que la Nouvelle-Zélande a fait de même ? Dans ce pays, l'homosexualité a été décriminalisée en 1986, beaucoup plus tard qu'en France. Cependant, la loi de l'Homosexual Law Reform était le résultat d'une longue lutte par les gens. Cette loi a décriminalisé la sodomie, permettant les actes sexuels entre hommes sans peur de poursuites.

Défendue par Fran Wilde, la loi avait deux parties : la première parlait de la sodomie, et la seconde proposait de prohiber la discrimination sur la base de l'homosexualité. Il y avait déjà eu plusieurs essais d'instituer une loi similaire, mais Fran Wilde, une députée du parti Labour, avait le pouvoir et l'influence assez grands pour entamer finalement une loi qui, suivant beaucoup de débats et de controverses, a été (partiellement) adoptée. Malheureusement, la seconde partie de cette loi n'a pas été adoptée, et ces mesures d'antidiscrimination n'ont été adoptées qu'avec l'acte des droits humains en 1993.



Plusieurs années plus tard, la Nouvelle-Zélande et la France ont légalisé le mariage pour tous la même semaine. L'acte de Marriage (Definition of Marriage) Amendment Act, introduit par la députée de Labour Louisa Wall, a été approuvé par le gouverneur général le 19 avril 2013. Quatre mois après, il a été adopté, et le premier mariage entre un couple homosexuel a eu lieu. En France, la loi Taubira, qui partage son nom avec une loi plus ancienne sur l'esclavage, a été approuvée par l'Assemblée nationale le 23 avril 2013, et a été adoptée environ un mois plus tard.

Il y a encore beaucoup de défis pour les homosexuels et la communauté plus large des gens LGBTQ+ (surtout en France, le langage genré est un grand problème), mais en réfléchissant, nous avons déjà parcouru un long chemin. Quelle réussite ! Vive les homos !

LES FEMMES *et leurs métiers*

par Eloise Edmonds

Aujourd'hui à Wellington, il est impossible de trouver un boulot. Il y a peu de postes, surtout pour les étudiants qui cherchent un travail à temps partiel. C'est vrai que le marché du travail est mort. Mais pour les femmes qui vivaient il y a quelques décennies, c'était encore plus limité...

Imaginez que vous êtes une femme mariée, et vous souhaitez trouver un emploi pour gagner un peu plus d'argent. Vous posez votre candidature au bureau de poste, où ils cherchent une réceptionniste. Vous passez l'entretien d'embauche, puis quelques jours plus tard vous recevez de très bonnes nouvelles : vous avez obtenu le poste ! Cependant, il reste une chose très importante à faire. Il faut demander le consentement de votre mari. Cela a l'air complètement fou, mais c'était le cas pour les femmes françaises jusqu'en 1965. Pourquoi ?

Pendant les années 50 (et les années avant cela), l'image des femmes était celle d'une fée du logis, qui s'occupe de ses enfants et de son mari. Les jeunes femmes pouvaient faire des travaux « appropriés » tels qu'enseignante, infirmière ou dactylo. Mais le rôle de maman était plus important, alors lorsqu'une femme se mariait, le travail s'arrêtait presque toujours.



En France, en 1965, les régimes matrimoniaux ont été réformés. Finalement, le gouvernement français avait reconnu que les femmes n'appartenaient pas à leurs maris. Cette réforme a donné plus d'indépendance aux femmes, et elles pouvaient gérer leurs propres finances et avancer leurs carrières. Les droits des femmes ont avancé plus loin avec une loi qui proposait l'égalité de rémunération entre les hommes et les femmes. Cette loi s'est établie en 1972 en France et en 1960 en Nouvelle-Zélande. Et pourtant, les droits égaux ne signifient pas plus de thune...

Dès que les femmes étaient permises de travailler, elles ont gagné moins que les hommes. On les voyait comme moins capables, moins qualifiées, et moins utiles. Elles avaient tendance à entrer dans les métiers plus minables, conformément aux stéréotypes. Leurs carrières étaient plus courtes, à cause de l'obligation d'élever les enfants.

Même aujourd'hui, les femmes restent moins rémunérées que leurs collègues masculins. Selon le site web Stats NZ, en 2024 les femmes ont gagné en moyenne 8,2 pour cent de moins que les hommes. C'est encore la norme pour elles de quitter leurs vies professionnelles pour rester à la maison avec les enfants.

De plus, le pourcentage des femmes dans les postes directoriaux (qui sont bien payés) est bas. En France, environ un tiers des dirigeants dans les entreprises CAC 40 sont des femmes, et c'est aussi le cas dans le domaine privé en Nouvelle-Zélande. Il est évident que les inégalités continuent de se perpétuer à travers le monde.

Alors, c'est quoi l'avenir des travailleuses ? Franchement, c'est difficile à dire. Quand on examine la situation politique aux États-Unis, il semble que les droits des femmes vont à l'envers. Il faut aussi considérer l'avancement de l'intelligence artificielle, qui menace de remplacer les êtres humains dans plusieurs types de travaux. Quant à moi, c'est certain qu'on continuera de se battre contre la discrimination basée sur le sexe.

DÈS QUE LES FEMMES ÉTAIENT PERMISES DE TRAVAILLER, ELLES ONT GAGNÉ MOINS QUE LES HOMMES. ON LES VOYAIT COMME MOINS CAPABLES, MOINS QUALIFIÉES, ET MOINS UTILES.



This material is not a publication. It is not a commercial product and is not for sale. It has been produced exclusively as a magazine-style teaching resource for students.

Its sole purpose is educational, intended for use within the context of university coursework and learning activities. The images used are purely illustrative and were sourced either from Canva's inbuilt image bank or from photos taken by the students.

The articles reflect the opinion of their authors only.